

ALCINDA HONWANA

INNOCENTS ET COUPABLES

LES ENFANTS-SOLDATS COMME ACTEURS TACTIQUES

L'USAGE D'ENFANTS-SOLDATS DANS LA GUERRE EST AUJOURD'HUI DEVENU UN PHÉNOMÈNE MAJEUR. OR, LA NOTION MÊME D'ENFANT-SOLDAT VA À L'ENCONTRE DES NORMES ÉTABLIES ET DES REPRÉSENTATIONS GÉNÉRALEMENT ASSOCIÉES À L'ENFANCE. S'APPUYANT SUR DES RÉCITS D'ENFANTS, CE TEXTE AVANCE L'HYPOTHÈSE QUE CES JEUNES COMBATTANTS OCCUPENT DES ESPACES SOCIAUX INTERSTITIELS, ENTRE LES MONDES ADULTES ET JUVÉNILES, QUI CONDITIONNENT LEURS STYLES DE VIE. DANS CES ESPACES AMBIVALENTS, ILS NE SONT PAS DÉNUÉS DE CAPACITÉ D'ACTION. INNOCENTS ET COUPABLES À LA FOIS, ILS SONT PLUTÔT DES « ACTEURS TACTIQUES ».

« Ma première mission militaire fut l'attaque d'un village et le vol du bétail... Nous avons mis le feu au village et avec mon fusil j'ai tué le chef des munitions... Je suis très triste à cause de mon histoire... mais je n'avais pas le choix. »

(Fernando, âgé seulement de 9 ans à son entrée chez les militaires.)

À l'âge de 10 ans, Marula a été enlevé par les rebelles de la Renamo lors d'une attaque contre son village, situé dans la province de Gaza au sud du Mozambique. Marula, son père, sa jeune sœur et les autres villageois également enlevés pendant l'attaque, ont rejoint le camp de la Renamo après trois jours de marche en transportant sur leur dos le matériel militaire et le butin du village. Au camp, la famille fut séparée. Marula rejoignit le groupe des jeunes garçons, tandis que le père fut envoyé dans le quartier des hommes et la petite sœur dans le secteur des femmes. Plusieurs semaines plus tard, Marula commença l'entraînement militaire. Il n'avait pas le droit de voir son père ni sa sœur, mais la famille a pu se retrouver en cachette à plusieurs reprises. Lors de l'une de ces rencontres secrètes, ils décidèrent de mettre en

place un plan d'évasion. La tentative échoua et ils furent capturés. Les rebelles ordonnèrent à Marula de tuer son propre père, ordre que le jeune garçon exécuta. Ce fut son premier meurtre. Après cela, sept ans durant, Marula resta chez les rebelles et devint un redoutable guerrier de la Renamo. Il ne se souvient même plus combien de personnes il tortura, combien il en assassina, combien de villages il incendia, et combien de convois de vivres ou magasins il pillait. Une fois la guerre terminée, il revint dans son village où son oncle, le frère de son père (seul parent proche ayant survécu à la guerre), refusa de l'accueillir. L'oncle ne pouvait pardonner à Marula le meurtre de son frère, le propre père du garçon. Finalement, le garçon demeura à la maison grâce à l'intervention habile de sa tante et malgré le désaccord de son oncle. Comment qualifier Marula ? De victime ou de criminel ? D'innocent ou de coupable ? D'enfant ou de soldat ? Que faire de son histoire déconcertante ?

Les événements impliquant des enfants commettant des assassinats marquent particulièrement la conscience collective, et cela aussi bien dans les zones de conflits que dans les contextes non conflictuels, tels que le meurtre en 1993 au Royaume-Uni d'un enfant âgé de 3 ans (James Bulger) par deux autres âgés de 10 ans, les meurtres perpétrés dans le Michigan par un garçon de six ans et la fusillade en 1999 dans une école aux États-Unis. L'idée d'enfants assassins ou faisant la guerre défie les normes établies et largement acceptées quant à la séparation des catégories enfant/adulte. L'enfance est habituellement associée à la vulnérabilité, l'innocence et la dépendance vis-à-vis des adultes, autant de traits qui s'opposent évidemment aux qualités d'un soldat. Les enfants doivent être défendus. Les soldats défendent. Les enfants doivent être protégés, le mandat des soldats est de les protéger. L'association des termes d'enfant et de soldat relève ainsi d'un paradoxe, dans la mesure où ces enfants-soldats se situent dans l'espace interstitiel entre ces deux catégories. Ce sont encore des enfants, mais ils ne sont plus innocents ; ils effectuent des tâches relevant de l'apanage des adultes, mais ils ne sont pas encore adultes. La possession d'armes et le droit de tuer les placent en dehors de la catégorie de l'enfance, mais de tels attributs ne suffisent pas à les intégrer pleinement dans la catégorie des adultes, du fait notamment de leur âge et de leur immaturité physique. Ils se situent dans une zone d'ombre, dans un espace flou et intermédiaire, dans lequel ces deux « mondes sont en friction dans une intimité parfois

difficile¹ ». D'ailleurs, ces vies d'enfants constituent des expériences équivoques dans la mesure où leur comportement et leurs actions sont ceux de quasi-enfants ou de crypto-adultes. Dans ces espaces et expériences ambigus, nous retrouvons incarnés les enchevêtrements, les déplacements, les chevauchements et les mimétismes liés à ces juxtapositions. Ces interstices fournissent un terrain favorable à l'émergence de nouvelles stratégies de subjectivité et d'identité².

C'est ce terrain ambigu des actions quotidiennes des enfants-soldats qui va être examiné dans cet article. L'idée générale est que, pour comprendre l'ambivalence de leur position, il faut dépasser la démarcation claire et tranchée entre *enfant* et *adulte*, ou encore entre innocence et culpabilité ; il faut examiner les mécanismes complexes selon lesquels la condition de l'enfant-soldat va à l'encontre des frontières établies. De par leur nature même, les enfants-soldats se situent dans une position liminale qui défie les dichotomies établies entre civil et soldat, victime et criminel, initiateur et initié, protégé et protecteur, créateur et destructeur. Par leurs multiples positions interstitielles, leur appartenance simultanée à plusieurs catégories d'existence et leurs identités à multiples facettes, les enfants-soldats illustrent l'idée de l'éphémère et du transitoire. Dans ce sens, ils ont un monde bien à eux. Leur vie se situe quelque part entre un monde du « faire semblant », des chimères ou de l'invention pure (le monde des jeux d'enfant et des jouets, voire celui des jeux de guerre avec armes) et de l'autre côté le monde réel où le ludique devient fatal et le jeu, mortel. Un monde où le ludique se transforme en grotesque et en macabre³.

Dans cet espace interstitiel, les enfants-soldats ne sont pas dénués de capacité d'action (*agency*). Au contraire, ces jeunes soldats sont des *acteurs* à part entière, mais leur capacité d'action est spécifique. M'inspirant de la distinction opérée par Michel de Certeau⁴ entre les « stratégies » et les « tactiques », je suggère que l'activité des enfants-soldats relève de ce que j'appellerai la capacité d'action tactique, celle-là même qui est conçue pour répondre aux circonstances de l'environnement de guerre immédiat dans lequel ils se trouvent et aussi pour maximiser l'efficacité de cette réponse concrète. Les enfants-soldats ne sont pas en position de force lorsqu'ils se trouvent dans les circonstances d'un conflit, et peuvent ne pas être entièrement conscients du but ultime de leurs actions ou être dans l'incapacité d'anticiper les gains et profits à long terme de ces actions. À ce titre, on ne peut qualifier leurs

actions de « stratégiques » dans le vocabulaire de M. de Certeau. Néanmoins, ils sont pleinement conscients des résultats immédiats de leurs actes. Étant soumis à un certain nombre de contraintes, ils agissent dans le but de saisir les opportunités qui se présentent à eux. Leurs actions, toutefois, ont aussi des conséquences à long terme qui peuvent être aussi bien bénéfiques que délétères.

Le cadre ethnographique de cette étude est l'Angola où j'ai effectué plusieurs recherches en 1997 et 1998⁵, pendant la période de paix qui a suivi les accords de Lusaka, signés en 1994. Les données qui ont été récoltées sur le terrain angolais constituent la source principale de cet article, mais j'utiliserai aussi des matériaux recueillis lors d'une recherche similaire effectuée en 1995 et 1999 au Mozambique. L'étude tente de décrire l'expérience guerrière des jeunes, ainsi que le contexte de leur engagement dans la violence politique. En creusant l'hypothèse d'une position interstitielle des jeunes combattants, le texte se penche d'abord sur le paradoxe soulevé par l'association dans un seul terme des catégories d'enfant et de soldat. Dans un deuxième temps, l'étude examine l'impact de la violence politique sur les jeunes, en s'intéressant aux processus de leur recrutement et de leur initiation à la culture de la violence et de la terreur. Enfin, en analysant leur vie dans le cadre de leur activité militaire, leurs peurs, leurs inquiétudes, leurs peines mais aussi leurs joies, cet article tente d'explorer la localisation et l'identité marginale de ces jeunes soldats. Il s'achève par une discussion sur les actes (*actions*) et la capacité d'action (*agency*) de ces jeunes combattants, qui met en évidence leur subjectivité interstitielle et leur capacité d'action tactique (*tactical agency*) dans un contexte de violence politique.

1. F. De Boeck, « Borderland Breccia : the mutant hero and the historical imagination of a central-african diamond frontier », (sous presse).

2. H. Bhabha, *The Location of Culture*, Londres, Routledge, 1994.

3. M. Bakhtine, *Rabelais and his World* (traduction de H. Iswolsky), Bloomington, Indiana University Press, 1984.

4. M. de Certeau, *L'Invention du quotidien*, t. 1 : *Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1980 (rééd. 1990).

5. Ma recherche en Angola a été effectuée lorsque je travaillais en tant que consultante du Christian Children Fund (CCF) pour l'Angola. J'ai travaillé avec une équipe de chercheurs angolais qui m'a aidée à récolter des données pour ce projet. Le matériel présenté ici résulte également des entretiens effectués auprès des autres membres de l'équipe.

L'INTERSTITIEL: UNE COHABITATION DIFFICILE

« M'appelle Birahima. J'aurais pu être un gosse comme les autres [...]. Un sale gosse ni meilleur ni pire que tous les sales gosses du monde [...], j'ai tué pas mal de gens avec mon kalachnikov. C'est facile. On appuie et ça fait tralala. Je ne sais pas si je me suis amusé. Je sais que j'ai eu beaucoup mal parce que beaucoup de mes copains enfants-soldats sont morts⁶. »

Le couple enfant/soldat constitue, *a priori*, un oxymore. Comment un enfant innocent peut-il devenir un soldat ? Une clarification est nécessaire. Bien que, faute d'un meilleur terme, j'utilise le mot soldat, je sous-entendrai ici un type spécifique de combattant et non un soldat « régulier ». Je me référerai à ce type de guerriers qui viennent grossir les rangs des guérilleros-rebelles des guerres contemporaines : ces individus sous-entraînés et sous-équipés qui, opérant souvent sous l'effet des drogues, pillent, harcèlent et tuent sans distinction des civils sans défense. C'est en ce type de combattants que se transforment les enfants-soldats durant la guerre. Et c'est cette ambiguïté inhérente aux enfants-guerriers qu'il convient d'éclaircir.

La guerre et le fait d'être soldat sont généralement perçus comme des activités réservées aux initiés. Dans nombre de sociétés, la transition vers l'âge adulte (et vers la virilité) passe par le service militaire. Ce n'est pas un hasard si l'âge de la conscription dans la plupart des pays est fixé à 18 ans. Le service militaire, le fait d'être soldat et de combattre sont habituellement vécus comme une sorte d'introduction aux activités des « grands », activités qui établissent une frontière claire entre les protecteurs et les protégés. Dans les armées régulières, les soldats sont vus comme les défenseurs de la nation et du peuple, et en cela, ils sont associés aux notions de vigueur, de force, d'agressivité, de responsabilité, de masculinité et de maturité. La transition du civil au militaire constitue un processus de reconfiguration identitaire. Les conscrits sont soumis à un régime d'entraînement susceptible d'encourager et de faire l'éloge de la compétitivité, de l'insensibilité, de la domination et de l'agressivité. Les soldats sont des produits de la socialisation, et en même temps leur capacité corporelle est mise en valeur pour souligner la force physique et le pouvoir. On leur apprend à manipuler les armes, à être prêts pour combattre et pour tuer. En un sens, l'institution militaire constitue le lieu central de formation de la masculinité.

Les femmes occupent généralement une position marginale dans le discours, l'idéologie et la pratique militaires⁷. Même si celles-ci ont également été contraintes de participer à la guerre au Mozambique et en Angola⁸, ce sont essentiellement les hommes qui étaient systématiquement soumis à l'entraînement militaire⁹ et autorisés à tuer. Bien que les conditions considérées comme « acceptables » pour ôter la vie varient d'une culture à l'autre, le meurtre est généralement vu comme une mesure extrême réservée à des circonstances extraordinaires. Quand le meurtre est autorisé, la responsabilité de sa mise en œuvre est imputée aux individus initiés – aux personnes dont l'entraînement militaire est censé les préparer à assumer les conséquences psychologiques d'un tel acte. Les enfants ou les individus non initiés reçoivent rarement un tel entraînement, et, même entraînés, ils sont de toute évidence incapables au niveau émotionnel d'assumer d'une manière adéquate les conséquences de leurs actes. Pour la plupart des Angolais et Mozambicains interrogés, la guerre est une affaire très sérieuse et les soldats ont besoin d'être préparés et entraînés à une telle tâche.

Précisons qu'être bien « préparé » à faire la guerre signifie quelque chose de bien plus important que simplement avoir la force physique ou la maîtrise du matériel militaire. Cela inclut le sens de la responsabilité, la capacité à distinguer le juste de l'injuste, les bonnes pratiques de guerre des mauvaises (une sorte d'éthique de la guerre) – autant de qualités qui s'acquièrent à travers un processus d'initiation « sociale ». Les personnes âgées en Angola et au Mozambique confirment que l'absence de pratiques rituelles d'initiation crée un trouble dans la maturation de l'individu en une personne adulte.

6. A. Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Le Seuil, 2000 (voir extraits dans les pages qui suivent).

7. J. Cock, *Colonels and Cadres : War and Gender in South Africa*, Cape Town, Oxford University Press, 1991.

8. A. Honwana, « Untold war stories : young women and war in Mozambique », communication à la conférence « Children and youth as emerging social categories in Africa », Louvain, novembre 1999.

9. Il est rare que les filles soient entraînées pour devenir soldats. La majorité de celles qui furent enrôlées ont été forcées de devenir « femmes » de soldats, de commandants et de cuisiniers ; elles étaient surtout chargées de faire le ménage, d'aller chercher de l'eau, du bois pour le feu, etc. Malgré l'absence d'entraînement militaire, les filles ont néanmoins été appelées à exercer des tâches martiales, telles que garder le camp en l'absence des hommes, participer aux expéditions de pillage, etc. Pour plus de détails sur les jeunes femmes dans la guerre au Mozambique, voir A. Honwana, « Untold war stories... », art. cit.

Certes, en dehors de la famille et des rites « traditionnels » d'initiation, les institutions telles que l'école, l'Église, les associations d'enfants et de jeunes jouent également un rôle dans l'initiation d'un enfant au rôle d'adulte. Mais ces institutions ont aussi été sérieusement affectées par la guerre. Dès lors, c'est dans le cadre de ce chaos sociétal que les jeunes doivent aujourd'hui donner sens à leur propre monde, ainsi qu'à leur propre transition vers l'âge adulte. Dans ce processus, ils construisent leurs propres espaces imaginaires et leurs mondes symboliques avec les moyens disponibles. La guerre et la violence politique en fournissent quelques-uns.

L'INITIATION À LA VIOLENCE : LA CONSTRUCTION

D'UN INDIVIDU GUERRIER

« Après quatre mois d'entraînement, ils m'ont mis à l'épreuve. Ils ont mis une personne en face de moi et m'ont ordonné de la tuer. J'ai tiré sur lui. Après ce test, ils m'ont considéré comme bon et m'ont donné une arme. »

(Fernando, 13 ans.)

Dans cette section, j'examine les raisons et les processus par lesquels les enfants se retrouvent impliqués dans les conflits armés en tant que soldats. Bien que l'accent soit mis ici sur l'ambiguïté de leur position, il est important de comprendre comment se forme cette zone d'ombre faite de la rencontre entre l'enfant et le soldat. En d'autres termes, il faut comprendre comment les barrières socialement établies entre l'enfance et l'engagement militaire sont déjouées dans ce contexte. Je suggère ci-dessous que cette position interstitielle s'établit à travers un processus d'« initiation » à la culture de la terreur et de la violence qui débute avec le recrutement.

Des milliers d'enfants ont été directement exposés à la guerre en Angola¹⁰. L'Unita fut très active dans le recrutement d'enfants dans son armée. Il y a eu également des cas d'utilisation d'enfants-soldats par les forces gouvernementales, quoique dans une moindre mesure. Ces enfants étaient utilisés pour porter les armes et les équipements divers, mais aussi envoyés en première ligne, dans des missions de reconnaissance ou employés dans le minage et l'espionnage. Étant donné qu'ils sont encore dans un processus de maturation, les enfants sont particulièrement sensibles au conditionnement idéologique des adultes (à des degrés différents selon les sociétés). La préférence

systématique accordée aux enfants en tant que soldats est souvent fondée sur la croyance que ceux-ci sont plus facilement contrôlables et manipulables, qu'ils sont facilement programmables, moins craintifs et ont peu de remords dans les actions qu'ils mènent, à la différence des adultes. Les enfants sont également vus par leurs mentors et ravisseurs comme disposant d'une énergie surabondante qui leur permet, une fois entraînés, de mener les attaques avec plus d'enthousiasme et de brutalité que les adultes¹¹. Certains auteurs ont affirmé que l'utilisation des enfants dans les combats résulte du déficit de main-d'œuvre, car la réserve d'adultes s'épuise avec la guerre, la pauvreté et les maladies. En fait, il me semble que la création d'armées composées d'enfants-soldats n'est pas due au hasard ou à un déficit de main-d'œuvre. Il semble bien y avoir une stratégie réfléchie et concertée consistant à utiliser et à manipuler des enfants. Le phénomène des enfants-soldats n'est pas, d'après moi, un incident isolé apparaissant ici ou là. Leur enrôlement dans l'armée fait partie de stratégies militaires répandues dans plusieurs zones de guerre à travers le globe.

S'inspirant de la notion d'« ethnoscape » proposée par Appadurai¹², Nordsrom introduit l'idée de « war-scape » pour décrire les interconnexions entre les réseaux locaux et globaux dans les situations de guerre. Cette notion nous permet d'aller au-delà des expressions individuelles de la guerre dans des endroits précis et de comprendre sa culture globale, celle qui relie ces conflits particuliers à un vaste réseau « de stratégies étrangers, d'armes, d'équipements,

10. Le nombre d'enfants ayant directement été affectés par la guerre est estimé à environ un million. Selon les statistiques, plus de 500 000 seraient morts pendant la guerre. Beaucoup étaient kidnappés lors des incursions armées. Environ 50 % des réfugiés et des personnes déplacées sont des enfants de moins de 15 ans. Orphelins ou séparés de leurs familles, des milliers d'enfants ont été enrôlés dans les armées et milices. En 1997, lors de la démobilisation, on estimait à 10 000 le nombre d'enfants-soldats. Mais indirectement, la guerre a atteint beaucoup plus d'enfants. La détérioration des services de santé et la malnutrition pendant la guerre ont entraîné un accroissement sensible de la mortalité infantile et de la mortalité à la naissance. Et la destruction des écoles a fait chuter le taux de scolarisation.

11. O. Furley, « Child soldiers in Africa », in O. Furley (ed.), *Conflict in Africa*, Londres, Tauris, 1995 ; Human Rights Watch, *Easy Prey : Children and War in Liberia*, Londres, Human Rights Watch Children's Project, 1994.

12. Chez Appadurai, la notion d'« ethnoscape » renvoie à l'idée d'un « espace » ethnotransnational qui serait construit par la migration des populations. Dans ce sens, « l'ethno » représente une notion glissante et non localisée. A. Appadurai, « Global ethnoscares : notes and queries for a transnational anthropology », in Richard Fox (ed.), *Recapturing Anthropology : Working in the Present*, Santa Fe, School of American Research Press, 1991.

de soldats, de mercenaires, de groupes d'intérêt et de développement¹³ ». Et comme « ces groupes interagissent, les problématiques locales et globales se chevauchent dans les constructions culturelles des conflits. Ces constructions sont continuellement reconfigurées à travers le temps et l'espace¹⁴ ». C'est précisément ce qui se passe en Angola, où les réseaux complexes d'intérêts locaux et globaux jouent un rôle dans le conflit. Dans ce processus d'interactions, l'information sur les ruses de guerre et les nouvelles technologies sont transmises d'une guerre à l'autre par l'intermédiaire des soldats, des conseillers militaires et des mercenaires. Les médias et les films de guerre populaires¹⁵ participent aussi à la diffusion de ce type d'information. C'est ainsi que les idées et les valeurs sur ce qui est « acceptable » dans les pratiques guerrières sont construites, reconfigurées et établies.

Beaucoup d'enfants ayant participé aux guerres au Mozambique et en Angola ont été arrachés à leurs familles et forcés de suivre les soldats dans les camps militaires. La rue, le domicile et l'école sont les lieux où les enfants ont été le plus souvent enlevés pour rejoindre les activités de combat. Les autorités traditionnelles, particulièrement en Angola, ont été directement impliquées dans le recrutement des enfants-soldats dans certaines zones du pays. Tout comme, à l'époque coloniale, les *sobas* (leaders traditionnels) prélevaient les taxes sur les populations, ils fournissent actuellement des jeunes recrues à l'Unita (et parfois même au gouvernement). Ainsi, les maîtres et les parents sont contraints de donner leurs élèves et leurs enfants aux *sobas* qui, par la suite, les envoient chez les militaires. Incapables d'assurer la protection de leur progéniture, les parents sont obligés de se soumettre aux pressions politiques et au pouvoir des armes, souvent manipulées par des soldats très jeunes. Ainsi, une variété d'acteurs est impliquée dans le recrutement des enfants. Il semble s'établir (faute d'un meilleur terme) une sorte de « complicité » communale dans ce processus, même si cette complicité résulte du fait que les parents, les maîtres et les chefs sont impuissants et incapables d'empêcher que les jeunes enfants soient enrôlés dans la guerre. Ainsi, contraindre un enfant à rejoindre l'armée est souvent une stratégie de protection aussi bien pour l'enfant que pour les parents, et parfois même pour la communauté¹⁶. Néanmoins, tous les enfants n'ont pas été recrutés de force : certains ont rejoint d'eux-mêmes les militaires, même si la limite entre recrutement volontaire et forcé est très aléatoire, puisque des mécanismes coercitifs indirects peuvent être utilisés pour persuader les jeunes de devenir soldats.

L'entraînement militaire de ces enfants implique la manipulation des armes à feu et des exercices physiques éprouvants, censés pousser les enfants vers un degré élevé d'épuisement physique dans le but de créer un état mental favorable à l'endoctrinement idéologique¹⁷. L'initiation à la violence est aussi conçue pour les couper de leurs attaches sociales – la famille, les amis et la communauté au sens large. Les jeunes recrues ont souvent enduré de longues périodes d'enfermement dans le noir, des coups et des blessures ainsi que la terreur et l'intimidation qui les ont marquées à jamais. Ces processus d'initiation visent à les persuader qu'il n'y a aucune possibilité de faire marche arrière. Une fois les entraînements commencés, la discipline y est très stricte et la punition des tentatives d'évasion est généralement l'exécution sommaire.

Une intense pression psychologique est exercée sur les enfants dans le but de dissoudre leur identité précédente¹⁸. Les autres stratégies d'initiation visent quant à elles à isoler et à aliéner les recrues en les forçant à éliminer leurs propres parents (comme dans le cas de Marula) ou encore à attaquer et à piller les villes et villages dont ils sont originaires, et cela précisément pour rendre toute tentative de retour impossible. Il y a même eu des cas où les enfants ont été rebaptisés avec l'interdiction d'utiliser leurs noms de naissance, noms ou surnoms liés à leur existence passée auprès de leurs familles, de leurs parents et de leurs amis.

L'initiation à la violence est également un processus ritualisé souvent inspiré des pratiques rituelles locales. Par exemple, dans les camps, les enfants recrutés ont été forcés de sucer ou de boire le sang des personnes qu'ils avaient

13. C. Nordstrom, *A Different Kind of War Story*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1997, p. 37.

14. *Ibid.*, p. 37.

15. P. Richards, *Fighting for the Rain Forest: War, Youth & Resources in Sierra Leone*, Oxford, IAI, James Currey and Heinman, 1996.

16. Voir A. Honwana, « Children of war : local understandings of war and war trauma in Mozambique and Angola », in S. Chesterman (ed.), *Civilians in War*, New York, Lynne Rienner (sous presse).

17. J. Cock, *Colonels and Cadres...*, *op. cit.* ; Goodwin-Gill et Cohn, *Child Soldiers. The Role of Children in Armed Conflict*, Oxford, Clarendon Press, 1994.

18. A. Honwana, « Okusiakala Ondalo Yokalye, let's light a new fire : local knowledge in the post-war reintegration of war-affected children in Angola », Consultancy Report for CCF Angola, 1998 ; « Negotiating post-war identities : child soldiers in Mozambique and Angola », *Bulletin du Codesria*, n° 1-2, 1999.

assassinées. Ce type de pratiques devait leur enlever toute appréhension et toute pitié. Les recrues ont été également soumises à des traitements occultes traditionnels qui avaient pour but de les aider à vaincre leur peur et à combattre courageusement. Ces pratiques étaient aussi censées leur fournir une protection lors des combats. Les guérisseurs auraient également été mobilisés dans les camps. Les commandants ne furent-ils pas, en effet, soumis aux traitements des *kimbandas* (des guérisseurs) pour gagner les batailles et se protéger contre la mort ?

Ces habitudes – sucer le sang, les traitements *kimbandas*, etc. – sont certainement liées aux formes locales de rituel « traditionnel » et aux pratiques de sorcellerie. Sucer le sang des humains ou des animaux, dans un grand nombre de sociétés, fait partie des rites d'initiation menés par les guérisseurs, devins, chefs et autres individus appelés à exercer des fonctions qui les situent au-dessus du commun des mortels¹⁹. Dans la mesure où l'Unita se définit comme un mouvement qui s'attache aux masses pour atteindre ses propres objectifs, elle s'approprie et manipule le langage et l'ensemble des symboles enracinés dans les systèmes de signification locaux. En mettant l'accent sur ces « formes traditionnelles », l'Unita vise à renforcer son alliance avec sa base. L'exercice physique éprouvant, la manipulation des armes, l'intériorisation d'un code de conduite très strict conjugué aux différentes pratiques décrites ci-dessus, constituent un puissant rituel d'initiation à la culture de la violence et de la terreur.

Néanmoins, même si l'initiation transforme ces enfants en guerriers forts et féroces, elle ne contribue pas à leur « transition » sociale en personnes adultes et responsables, du moins selon les paramètres acceptés et partagés localement. Cela apparaît clairement dans les conversations menées avec les Angolais et Mozambicains âgés, qui définissent les actions violentes et terrorisantes, perpétrées par ces soldats pendant la guerre, comme étant quelque chose de différent du comportement responsable et « acceptable » des adultes, même en temps de guerre.

LA ZONE D'OMBRE : UNE EXPÉRIENCE ET**UN ESPACE DE MANŒUVRE**

« Ces espaces d'entre-deux fournissent un terrain favorable à l'élaboration de stratégies de soi – communautaire ou singulière – qui introduisent des nouveaux signes d'identité et des sites innovants de collaboration et de contestation... »

The Locations of culture, Homi Bhabha

Comme nous l'avons déjà souligné, les enfants-soldats constituent une catégorie de l'« entre-deux » qui déjoue les frontières établies. Cette position intermédiaire se manifeste dans leur vie quotidienne de combattant. En dépit de leur endoctrinement et de leur instrumentalisation pendant le processus d'initiation, ces jeunes hommes et femmes réussissent à développer leur monde à eux, à l'intérieur même de cette condition ambiguë d'être simultanément enfant *et* soldat. J'ai précédemment mis en évidence leur vulnérabilité et les manipulations par lesquelles ils deviennent des guerriers redoutés et souvent des assassins sans merci, la plupart du temps malgré eux. Désormais, je voudrais montrer comment ces enfants s'approprient des espaces d'imaginaire dans ce contexte de violence et de terreur. Comment trouvent-ils de l'espace et du temps pour être encore enfants – jouer à des jeux d'enfant, avoir du chagrin en pensant à leurs parents, pleurer sur leurs peines et sur leurs malheurs, etc. ? Comment cette position interstitielle influence leur vie ? Pour en rendre compte, laissons s'exprimer les voix de ces enfants. Ce qui va suivre est un recueil d'extraits de récits d'enfants sur leur expérience de guerre : leurs sentiments, leurs peurs, leurs inquiétudes, leur tristesse, leurs peines, leurs attentes, leurs espérances et leurs systèmes de débrouille. Ces témoignages parlent d'eux-mêmes ; ils expriment des sentiments très divers, essentiellement fondés sur la peur et la terreur : la peur d'être amenés à la ligne de front, la peur d'être tués, la peur des commandants, etc.

« Pendant la guerre, j'avais très peur d'aller au combat. Je pensais que j'allais mourir. Avant d'aller en mission, je pensais toujours à mes parents et je leur demandais en silence

19. A. Honwana, thèse de doctorat, *Spiritual Agency and Self-Renewal in Southern Mozambique*, University of Londres (SOAS), 1996.

de prier pour moi. J'avais particulièrement peur des Mig [avons de combat] qui nous bombardaient... En temps de repos, je rêvais toujours que j'étais à la maison avec ma mère et mon père. Je me remémorais souvent des choses que nous avons faites ensemble en famille » (20 ans).

« La guerre n'est pas bien. Je ne recommanderai pas ça à mon futur enfant (sa petite amie est enceinte). J'ai eu très peur quand j'ai participé à un combat de vingt-quatre heures pour reprendre Mbanza-Congo aux forces gouvernementales. Nous étions sous le bombardement intensif vingt-quatre heures durant » (20 ans).

« Nos supérieurs étaient vraiment des gens pas sympathiques et méchants. Nous les craignons beaucoup. Un jour, quand nous étions encore en entraînement militaire, on nous a autorisés à aller à la rivière pour nous baigner. Nous y sommes restés un peu trop longtemps, parce que nous nous sommes mis à jouer, à nager et à nous amuser. Le temps est passé très vite. Notre instructeur est venu nous chercher. Il était tellement furieux qu'il tira sur mon ami. Il est mort sur le coup. Je suis toujours très triste quand je me rappelle ces histoires » (16 ans).

« Mon frère et moi étions dans le même camp. Mon frère a été attrapé quand il tentait de s'enfuir. Il a été attaché à un arbre et tué. Je regardais tout ça, mais j'étais obligé de me retenir pour ne pas pleurer. Ils m'auraient tué s'ils avaient découvert que nous étions frères²⁰. »

Ces témoignages de peur manifestent aussi une grande peine ressentie – non seulement la peine physique (qui était sans doute très répandue dans les camps), mais aussi les peines émotionnelle et psychologique, comme regarder un frère ou un ami très proche se faire assassiner sur-le-champ.

« Un jour, pendant le combat à Kibaxe, mon ami a été touché et il est mort juste à côté de moi. J'ai réussi à transporter son corps en dehors du champ de bataille près du fleuve. Nous l'avons enterré avec l'aide d'autres amis. Il était mon meilleur ami [...]. Personne ne pleure pendant la guerre, si le commandant vous voit pleurer, il prendra des mesures » (18 ans).

« J'ai été enlevé avec trois de mes amis... J'ai vécu à la base pendant trois ans. [...] Les nuits étaient affreuses parce que les soldats abusaient de nous. Un soldat par nuit. [...] Les plus chanceux étaient ceux qui avaient été choisis par un officier disposant d'une hutte pour vivre avec eux et les protéger comme s'ils étaient leurs femmes » (18 ans).

« Il y a souvent des famines à la guerre. Parfois, nous n'avions rien à manger, alors on pillait les villages. Nous nous rendions sur place, attaquions le village et nous nous jetions sur tous les moutons, poules, mil ou *fuba*²¹ que nous pouvions trouver » (18 ans).

Parmi ces enfants, beaucoup éprouvent des difficultés à vivre avec cette peine et avec celle qu'ils ont infligée aux autres. Certains expriment des remords pour les atrocités commises et regrettent leur incapacité à agir différemment du fait des circonstances.

« Quand nous étions en mission de reconnaissance, nous nous débarrassions des gens qu'on croisait sur notre chemin. La plupart d'entre eux ne nous avaient rien fait. Cela ne me plaisait pas et j'étais très triste d'être témoin et de participer à cela, mais je ne pouvais rien dire parce que beaucoup de mes collègues avaient fumé de la *liamba* [marihuana] » (19 ans).

Plusieurs enfants-soldats interrogés ont mentionné qu'en temps de loisirs ils parvenaient à s'asseoir avec des amis et à discuter de choses susceptibles de les sortir de cet environnement de guerre. Mais ces conversations devaient demeurer secrètes, puisque les commandants n'aimaient pas les entendre parler de leurs familles et de leurs maisons.

« Dans les camps militaires, pendant le temps libre, surtout durant la nuit, avant d'aller se coucher, nous nous réunissions avec des amis pour parler. Nos conversations tournaient autour de nos parents et des amis restés à la maison. J'étais souvent nostalgique en pensant à ma famille, ma maman et mon papa, mes frères et sœurs » (19 ans).

« Pendant la guerre je me suis fait plusieurs amis : Luis, Dino, Nelo, Marino et Nando. Quand nous trouvions du temps pour être ensemble, nous jouions à des jeux : au *personha* et au foot. Nous parlions aussi beaucoup de nos familles et de nos villages. Nous étions inquiets de ne pas savoir si nos parents étaient toujours en vie. [...] J'ai souvent été malade là-bas. J'avais mal à la tête et j'avais la diarrhée. Quant j'avais peur de quelque chose, mon cœur battait très, très fort » (14 ans).

« Nous ne pouvions parler de nos maisons et de nos parents, s'ils nous entendaient parler de cela, ils auraient tout de suite pensé que nous projetions de nous échapper et nous auraient punis. Nous parlions de cela en cachette, quand on était sûrs qu'ils ne nous écoutaient pas. [...] Une fois, j'ai réussi à m'enfuir avec un ami, mais comme nous ne connaissions pas bien la zone, nous avons fini par tomber nez à nez avec un autre camp de l'Unita. Les soldats nous ont sévèrement battus » (19 ans).

Les enfants-soldats enlevés à leurs familles doivent trouver par eux-mêmes les moyens de se protéger et d'affronter les difficultés liées à la guerre et à la vie militaire. Ils ont souvent recours à la tromperie devant les commandants et les chefs, leur mentant, trichant ou cachant la vérité. En devenant progressivement plus familiers avec le système, ils ont trouvé plusieurs mécanismes pour le vaincre ou le contourner.

20. Un garçon de 18 ans de Lombé. Entretien mené par les membres de CCF, en juin 1997.

21. Nourriture à base de maïs – ou *cassava*, N.d.A.

« Quand ils m'ont kidnappé, j'ai donné aux soldats un faux nom. Je ne voulais pas qu'ils retrouvent ma famille pour la faire souffrir » (19 ans).

« Pendant la guerre, il fallait faire semblant d'être bête pour pouvoir rester à l'écart. Ceux qui étaient intelligents et avaient du cran étaient toujours surveillés par les chefs et on leur donnait des tâches lourdes et difficiles » (16 ans).

« Quand ils vous demandent de faire quelque chose de très mal que vous n'avez pas envie de faire, vous devez faire semblant de ne pas bien comprendre ce qu'ils veulent, ou alors vous le faites mal ; dans ce cas ils demanderont à quelqu'un d'autre de le faire. Mais c'est très risqué, parce que si le chef est vicieux et devine ton jeu, tu peux être sévèrement puni. C'est un pari risqué » (20 ans).

« Quand j'avais peur d'aller combattre, je prétendais être malade. [...] Mais parfois cela ne marchait pas. Ils pouvaient vous obliger à aller vous battre même si vous étiez réellement malade. Mon ami a échappé à la mort comme ça une fois. Il était malade et le commandant lui a permis de rester au camp. Les trois autres qui sont allés en mission à sa place sont morts. Il a échappé à la mort parce qu'il est resté au camp. C'était son jour de chance » (18 ans).

« Lorsque le commandant me disait d'aller en mission et de tuer tout le monde, parfois j'avais pitié pour les gens et si le commandant n'était pas là, je les laissais s'enfuir au lieu de les tuer. C'était dur de tuer et de regarder après les corps sans vie » (17 ans).

Nombre de ces jeunes combattants pensent qu'ils ont perdu leur temps dans cette guerre et qu'ils y ont peu ou rien gagné. Ils parlent également de ce qu'ils aimeraient faire dans le futur.

« Si j'avais pu, j'aurais aimé dire à ceux qui ont donné l'ordre de commencer la guerre de se concerter d'abord et d'arrêter la guerre. À cause de la guerre je ne peux pas devenir camionneur. J'avais besoin d'étudier, mais j'ai perdu mon temps à la guerre. Quand je suis revenu, j'ai appris que mon père était mort. Maintenant je ne peux plus étudier. Je dois travailler pour aider ma mère et mes jeunes frères et sœurs » (20 ans).

« Je voudrais avoir une femme et douze enfants, mais je ne veux pas que mes enfants aillent à la guerre. Il y a trop de souffrances à la guerre » (19 ans).

« J'ai gaspillé mon temps en étant militaire et maintenant je ne peux plus apprendre une profession. [...] Quand je pense à tout ça, mon cœur bat et ça me fait mal et les nuits je ne peux pas dormir » (18 ans).

« Nous avons beaucoup souffert. Les choses qu'on nous promettait, nous ne les avons jamais vues. Non, nous ne voulons pas retourner à la guerre. C'est pour cela que nous étions si heureux, quand on nous a démobilisés » (17 ans).

« Quand la démobilisation a été proclamée, j'étais très content, parce que j'étais encore jeune ; je voulais revenir chez moi et étudier » (18 ans).

VICTIMES OU ACTEURS INTENTIONNELS ?

« Je ne voulais pas me battre, ils m'ont forcé à me battre et à tuer des gens. [...] Maintenant, je ne vais pas bien, je me comporte comme un fou. [...] Les esprits de ceux que j'ai tués me poursuivent et me rendent malade. »

(Nelito, 19 ans.)

« Au village, certains disent que je suis responsable des gens qui ont été tués à la guerre, parce que j'appartenais à l'Unita. Ils me détestent. J'ai peur d'eux. »

(Ben, 17 ans.)

Ce qui ressort de ces témoignages, c'est bel et bien la question de la capacité d'action (*agency*) de ces enfants-soldats. Revenons à l'histoire de Marula. Devons-nous considérer ces enfants-combattants comme des victimes passives, des « récipients vides » dans lesquels se seraient déversés les flux de la violence ? Ou faut-il les considérer comme des acteurs intentionnels, entièrement capables et responsables de leurs actions ? Il n'est pas aisé de répondre à ces questions, car les circonstances atténuantes et les états émotionnels de ces enfants varient beaucoup selon les cas. Cependant, leurs activités guerrières sont complexes et, d'après moi, dépassent certainement les analyses souvent simplistes et moralisantes qui dépeignent ces enfants comme étant uniquement des victimes. Le processus dans lequel ils ont été impliqués les a transformés en quelque chose d'autre, une sorte de conjonction de contradictions qui, comme je l'ai fait remarquer plus haut, associe d'une manière ambiguë l'innocence et la culpabilité. Même s'ils ne peuvent pas être tenus comme étant entièrement responsables de leurs actions, ils ne doivent pas pour autant être considérés comme n'ayant aucune conscience de celles-ci.

Ces jeunes peuvent-ils être perçus comme de véritables agents ou acteurs intentionnels (*agents*) ? L'idée de pouvoir n'est-elle pas implicite dans la notion de capacité d'action (*agency*) ? La reformulation du concept de capacité d'action humaine (*human agency*) que Giddens utilise dans sa théorie de la structuration peut ici être utile. Il considère l'action, ou la capacité d'action, comme une capacité à faire quelque chose plutôt que comme l'intention de faire quelque chose. « L'action, pour lui, fait référence aux événements dans lesquels une personne aurait pu, à n'importe quelle phase d'une séquence de conduites, agir autrement. Tout ce qui s'est produit ne

serait pas arrivé sans son intervention²² ». Pour Giddens, l'agent est une personne ayant une certaine capacité transformatrice, dotée du pouvoir d'intervenir ou de s'abstenir. L'action est intrinsèquement liée au pouvoir. Pour être à même d'agir autrement, l'individu doit être capable d'exercer un certain pouvoir.

Le pouvoir d'un individu peut être délimité par un certain nombre de circonstances. « Ne pas avoir le choix » (comme le disent si fréquemment les enfants-soldats) ne signifie pas, selon Giddens, la dissolution de l'action comme telle. Ce dernier conçoit le pouvoir comme des relations d'autonomie et de dépendance entre les acteurs, des relations supposées régularisées dans un contexte d'interactions sociales. Toutes les formes de dépendance offrent une certaine ressource dans la mesure où les subordonnés peuvent toujours influencer les actions de leurs supérieurs. Cette conception de l'action et du pouvoir fait des jeunes soldats des acteurs (*agents*) à part entière, dans la mesure où ils peuvent, dans certaines circonstances, mobiliser des ressources suffisantes pour altérer les activités de leurs supérieurs. Ils peuvent, par exemple, échapper à des tâches en prétendant être malades ou ne pas remplir leurs obligations correctement. Ils peuvent aussi projeter une évasion. Cela constitue ce que Giddens appelle la « dialectique de contrôle²³ ». Néanmoins, bien qu'acteurs à part entière, la capacité d'action de ces enfants est complexe dans la mesure où elle dépasse l'opposition binaire « traditionnelle » entre l'*enfant* et l'*adulte*.

En essayant de donner sens aux actions ambiguës de ces jeunes soldats, je reviens à l'analyse des trajectoires, des « stratégies » et des « tactiques », au sens de M. de Certeau. Dans son ouvrage *L'Invention du quotidien*²⁴, il tente de saisir les modèles complexes d'action des « consommateurs », un euphémisme qu'il utilise pour désigner les dominés, les subalternes²⁵. Il décrit les actions des consommateurs comme des itinéraires « indirects » ou « errants », obéissant uniquement à leur propre logique. Néanmoins, il reconnaît qu'il est délicat de représenter ces actions comme des « trajectoires », dans la mesure où la « trajectoire », en tant que catégorie, indique un mouvement, mais aussi « une projection sur un plan, une mise à plat », ce qui ne rend pas compte du *bricolage* et des sinuosités entremêlées qui constituent ces actions. Pour éviter ce réductionnisme, il propose une distinction entre les notions de « stratégie » et de « tactique ». Il voit dans la stratégie un calcul ou une manipulation des rapports de forces, qui devient possible à partir du moment où

un sujet de vouloir et de pouvoir, telle une armée, peut être isolé de l'environnement. La stratégie « postule un lieu, susceptible d'être défini comme *un propre* et donc de servir de base à une gestion de ses relations avec une extériorité distincte (concurrents, adversaires) ». La tactique de son côté est un acte calculé, déterminé par l'absence d'« un propre » (d'un lieu spatial ou institutionnel), elle ne peut être distinguée comme une totalité visible et autonome. « La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Aussi doit-elle jouer avec le terrain qui lui est imposé. [...] Elle est mouvement "à l'intérieur du champ de vision de l'ennemi". [...] Elle fait du coup par coup. Elle profite des "occasions" et en dépend. [...] Ce non-lieu lui permet sans doute la mobilité, mais dans une docilité aux aléas du temps, pour saisir au vol les possibilités qu'offre l'instant²⁶. » Comme de Certeau le montre très clairement, la tactique est bien l'art du faible qui doit constamment manipuler les événements dans l'objectif de les tourner en « opportunités ».

Selon l'analyse de M. de Certeau, ces jeunes combattants exercent ce que j'appellerai une « capacité d'action tactique » (*tactical agency*). Par capacité d'action tactique, j'entends un type spécifique d'action qui est conçu pour faire face aux conditions concrètes et immédiates de leur vie, dans le but de maximiser les circonstances créées par leur environnement militaire et violent. Leurs actions sont toutefois liées à une position de faiblesse. Ils n'ont pas de base de pouvoir et agissent sur le « territoire des autres ». Comme le suggère de Certeau, ces actions tactiques ont lieu au « coup par coup », en saisissant les ouvertures offertes à chaque moment. Les témoignages cités montrent que les actions de ces enfants se déroulent ainsi. Tant bien que mal, ils réussissent à créer leur monde, un environnement de violence politique et de terreur dans lequel ils sont obligés d'agir. Ils créent des espaces pour tenir des conversations sur leur foyer ou les personnes aimées, même si cela se déroule en secret. Ils créent également un espace pour jouer (jouer au

22. A. Giddens, *The Constitution of Society*, Cambridge, Polity Press, 1984, p. 9.

23. *Ibid.*, p. 16.

24. M. de Certeau, *L'Invention du quotidien...*, *op. cit.*

25. Pour une approche en termes de « subalternes », voir P. Chatterjee, *The State and its Fragments : Colonial and Postcolonial Histories*, Princeton, Princeton University Press, 1993 ; G. Spivak, *Outside the Teaching Machine*, Londres, Routledge, 1993.

26. *Ibid.*, p. XLVI et pp. 60-61.

foot, nager, écouter de la musique, danser) et pour rire. Ils réussissent aussi à tricher et à rouler leurs mentors en leur donnant une fausse identité, en essayant de s'échapper, en jouant la stupidité pour éviter d'avoir à accomplir les missions dangereuses ou d'avoir à observer certaines règles. Certains d'entre eux sont entièrement conscients des actes et des atrocités qu'ils ont commis et ont même parfois perpétré plus de crimes que ce qu'exigeait d'eux le devoir militaire de routine. Ils ont fait cela par vengeance, immaturité, envie, jalousie, etc., ou en espérant obtenir des récompenses et des considérations positives de la part de leurs commandants.

Ce zèle pourrait également s'expliquer par la volonté d'obtenir « l'amitié » ou la protection de leurs supérieurs. Bien que peu d'entre eux l'admettent, certains y trouvaient même des sensations fortes et participaient avec beaucoup d'enthousiasme au processus. Beaucoup de ces jeunes soldats n'avaient aucune perspective de retour chez eux après avoir commis des attaques et mis le feu aux villages, tué des civils sans défense et pillé des convois de nourriture. Du fait de ces contraintes, la guerre est ainsi devenue leur mode de vie obligé aussi bien dans le présent que dans le futur. Plusieurs d'entre eux ne peuvent même pas envisager une vie en dehors du contexte de la guerre. Leur incorporation précoce les a fait grandir en acceptant cette culture de la terreur et de la violence. Certains ont été enlevés à un très bas âge, ils avaient parfois 5 ou 6 ans. Pour ces enfants, la guerre est devenue la seule chose qu'ils savent de la vie et ils essayent de faire de leur mieux pour mettre en application ce savoir, en faisant le maximum pour remplir leurs devoirs. Dans tous les cas, ces enfants-soldats apparaissent bel et bien comme des « acteurs tactiques » conscients, qui répondent aux exigences et pressions de la vie.

Par contraste, l'exercice d'une capacité d'action stratégique (*strategic agency*) impliquerait une base de pouvoir, « un propre » selon M. de Certeau. Cela requiert aussi la maîtrise d'un horizon plus large, la maîtrise des conséquences de ses actions à long terme sous forme de gains ou de profits politiques. Cela ne semble pas être le cas pour la majorité de ces enfants-soldats. Les rapports présentés montrent que la plupart d'entre eux considèrent cette période passée à combattre comme une perte de temps. Après avoir été soldats pendant des années et avoir enduré les conditions de vie les plus hostiles, ils n'ont rien : ni travail, ni qualification, ni nourriture, ni maison, ni parents, ni même d'armes grâce auxquelles ils auraient pu piller. Ils sont

complètement dépossédés, sans aucun pouvoir. Par exemple, après la démobilisation, les enfants-combattants de moins de 15 ans n'ont pas eu droit aux mêmes bénéfices que les soldats réguliers, puisque leur âge les empêchait d'être définis comme soldats²⁷. Les conventions internationales (comme celle de Genève de 1949) ne reconnaissent pas les personnes ayant moins de 15 ans comme soldats, laissant alors les jeunes combattants dans la même situation que beaucoup d'adultes après un conflit, sans aucun moyen pour débiter leur nouvelle vie en tant que civils.

NAVIGUER ENTRE LES ESPACES MULTIPLES INTERSTITIELS :**UNE CONCLUSION**

Cet article a tenté d'évoquer l'expérience quotidienne de la guerre et de la violence politique. Ces récits de terreur, de violence et de survie constituent des expériences qui sont partagées par les enfants dans toutes les guerres et dépassent les communautés locales et régionales²⁸. J'ai essayé de montrer que les armées d'enfants-soldats existent non pas simplement du fait de l'insuffisance de main-d'œuvre, mais en raison des efforts concertés des forces globales et locales. L'initiation des jeunes à la violence constitue un processus de reconfiguration identitaire destiné à couper les liens entre ces derniers et la société, et à les transformer en tueurs sans merci. Néanmoins, malgré le fait que la majorité d'entre eux ont été enrôlés de force, ils ne sont pas ces récipients vides dans lesquels on insufflerait la violence. Ayant débuté en tant que victimes, beaucoup d'entre eux se sont transformés en auteurs d'assassinats les plus atroces et les plus violents. Dans ce processus de transformation, ils exercent leur propre capacité d'action, une action tactique propre aux faibles, sporadique, mobile, saisissant toute

27. Pendant le processus de démobilisation au Mozambique, ce problème a d'ailleurs provoqué la mutinerie des enfants-soldats dans les casernes de la Renamo à Maputo. Un groupe d'enfants de moins de 15 ans, attendant la démobilisation, a menacé les leaders de la Renamo en réclamant les mêmes indemnités que celles dont bénéficiaient leurs collègues de plus de 15 ans. Ils ont refusé de libérer les responsables tant que leurs exigences n'étaient pas satisfaites. Le problème fut résolu grâce à l'intervention des organisations humanitaires, telle la Croix-Rouge, qui ont accordé des bénéfices supplémentaires issus de ressources alternatives.

28. C. Nordstrom, *A Different Kind...*, *op. cit.*

opportunité qui leur permet de faire face aux contraintes qui leur sont imposées. Si les tactiques sont ces actions complexes, qui impliquent à la fois des calculs et des machinations mais aussi de la vulnérabilité (dérivée de la position de faiblesse), les acteurs tactiques sont, par définition, des agents situés dans les interstices. Ils deviennent interstitiels puisqu'ils sont amenés à produire une myriade de pratiques signifiantes ressemblant à des « frontières errantes²⁹ ».

Ces pratiques n'ont de sens que dans leur propre logique – une logique de l'entre-deux qui émerge des vastes possibilités offertes par ces conditions complexes. Grâce à ces conditions liminales, ils sont capables d'être mobiles et se saisissent des opportunités quand elles se présentent. Malgré le fait qu'ils sont généralement dépourvus de lieux de pouvoir, ils ont la possibilité de naviguer entre une multitude d'espaces et d'états : être simultanément enfant et adulte, victime et auteur de crime, civil et militaire, etc. Mbembe propose une interprétation similaire quand il analyse les sujets postcoloniaux assemblant et utilisant plusieurs identités fluides. Cela requiert « une révision constante dans le but d'atteindre le maximum d'efficacité au moment voulu³⁰ ». Cette multitude d'identités octroie à ces jeunes la possibilité de maîtriser et de manipuler une certaine forme de « tromperie » et de « tricherie », selon la formule de Clausewitz³¹, afin d'obtenir des gains, même temporaires et insignifiants. En d'autres termes, la même logique de positions liminales qui implique l'initiation ritualisée dans la violence est aussi celle qui procure aux enfants les opportunités pour créer du sens et des pratiques signifiantes dans les actions de leur vie quotidienne³² ■

Alcinda Honwana
Université du Cap

Traduit de l'anglais par Thorniké Gordadze

29. Pour reprendre l'expression de Deligny, citée par M. de Certeau, *L'Invention du quotidien...*, *op. cit.*

30. A. Mbembe, « Provisional notes on the postcolony », in *Africa*, 62 (1), 1992, p. 3.

31. K. Clausewitz, *De la guerre*, Paris, éditions de Minuit, 1955.

32. Je voudrais remercier mes collègues angolais qui ont mené cette recherche avec moi, ainsi que la Fondation des enfants chrétiens qui m'a permis de travailler en Angola. Mes remerciements vont également à Pamela Reynolds, Filip De Boeck et Jean Comaroff pour leurs commentaires utiles et efficaces.